blissant pour toujours, n'avoit pas su trouver d'autre moyen, pour soutenir son culte, que celui d'écraser l'agriculteur, & de perpétuer le fléau de ses campagnes. Je croyois que le cultivateur chrétien devoit se reposer un peu sur la providence de celui qui fait croître & la dîme & la moisson entière. Je ne vois pas que les peuples en soient devenus plus heureux & plus riches en devenant hérétiques, & en abolissant la dîme; car, jusqu'ici, nul peuple catholique n'avoit décrété cette abolition. — Ce sont vos mœurs, vos fermiers, vos sous-fermiers, vos intendans, qui ont fait de la dîme un fardeau plus lourd pour nos agriculteurs que pour les juifs; leur Dieu, comme le nôtre, n'a point fait une loi d'un fléau. — Je ne prétendrai pas qu'on ne puisse suppléer à cette loi, par tout autre moyen de subsistance pour les prêtres & les pauvres; mais s'il faut suppléer à la dîme par une contribution équivalente, je me crois assuré que la dîme payée en nature étoit moins onéreuse pour le cultivateur, que ne le deviendra cette contribution pécuniaire. ,,

M. l'abbé Sieyès a observé que l'abolition de la dîme n'étoit en elle-même qu'un étrange cadeau fait aux propriétaires d'un champ ou d'une vigne, qu'ils auroient achetés beaucoup plus cher, s'ils n'avoient bien su que ce champ ou cette vigne étoient grevés de la dîme *. La réponse à cette objection l'étonnera; mais elle est vraie. L'abolition de la dîme est décrétée; les cultivateurs se sont imaginés qu'ils n'en payeroient plus; mais la dîme n'en existe pas moins;

* 1 Sept.
1789, P.
56.